

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: - (1989)
Heft: 4

Artikel: La traduction littéraire "assistée par ordinateur"
Autor: Musy, Gilbert
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-870677>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA TRADUCTION LITTÉRAIRE «ASSISTÉE PAR ORDINATEUR»

Jusqu'à maintenant, les traducteurs littéraires ne profitent que peu de l'invention de l'ordinateur. Vu le développement rapide de la technologie, il est néanmoins probable que, dans un futur plus ou moins proche, l'ordinateur sera un vrai outil de travail pour les traducteurs littéraires.

La traduction et les ordinateurs ont en commun d'exercer depuis quelque temps un attrait certain sur le public. L'une, bien qu'elle existe depuis la nuit des temps, devient assez subitement l'objet d'un intérêt et d'une sollicitude qu'elle n'avait pas connus depuis des siècles semble-t-il, les autres, pas besoin d'insister, trustent littéralement le champ de l'imagination projective et spéculative, s'agissant de l'avenir supputé de l'humanité.

Il reste cependant un problème fondamental qu'on a trop tendance à oublier :

Les ordinateurs personnels en sont, du point de vue de leur développement, au stade où en étaient les voitures automobiles dans les années vingt.

Cette provocation mérite sans doute d'être un peu explicitée :

Nul doute, les ordinateurs, en tant que machines, fonctionnent, et avec une fiabilité aussi grande qu'un moteur à explosion des années vingt. Mais ce qui pêche, c'est ce qui est autour, ce qui va avec, ce qui transformerait un charmant cabriolet Daimler-Benz qui requiert de la part de son conducteur autant

d'esprit pionnier que de compétences mécaniques en une stupide VW Golf qui roule sans charme, mais sans histoire; et si d'aventure il lui arrive quand même un pépin, il y a trente garagistes aptes à la remettre en route sur un simple coup de fil, ce qui pêche, c'est l'absence de routes goudronnées, de stations d'essence, de stations-service, c'est qu'on n'a pas encore développé le dégivrage électrique de la lunette arrière, faute d'avoir encore imaginé qu'on pourrait utilement en mettre une, de lunette arrière.

Voilà pourquoi à mon avis, nous en sommes aujourd'hui, du point de vue des logiciels, à la préhistoire de l'informatique.

Mais ça change vite.

Surtout dans les domaines où il y a des sous à faire.

Ceux donc où il y a beaucoup d'acheteurs potentiels. Pas le nôtre, dès lors!

Les meilleurs logiciels éventuellement utilisables pour un traducteur littéraire, ce sont ceux qui concernent le travail de bureau proprement dit, les «traitements de texte» donc. Ensuite, il y aurait ceux qui concernent plus spécifiquement la traduction, «Termex», «Superlex», «Dicoterm» j'en passe, et qui sont peut-être tout aussi bons, mais tous, ils ont un défaut majeur: ils sont conçus pour des traducteurs «techniques» et — à mon sens — de peu de profit pour le traducteur littéraire. Enfin, chacun peut bricoler son propre système à partir de bases de données du type «Lotus», «Symphony», «D-base», «Smart» etc. Toutefois, je n'ai encore rencontré personne qui ait gagné du temps ni même de la qualité ou de l'efficacité par ce genre de gymnastique.

Ce qui serait passionnant par contre, pour un traducteur littéraire, une chose aussi bête par exemple que de disposer à l'écran des informations d'un dictionnaire bilingue éprouvé tel que le *Sachs-Villatte*, ou d'un dictionnaire tout court, le *Robert* ou le *Duden* par exemple, cela hélas n'est pas sur le marché*. Pire: même les programmes dits de vérification orthographique, qui devraient permettre de débarrasser un texte des coquilles et autres erreurs de frappe, sont, en français, si lamentables qu'ils sont pratiquement inutilisables. De plus, ils portent un nom parfaitement usurpé car ils sont totalement incapables de vous reprocher d'avoir écrit par exemple «il peux» ou «je peut», tout juste

* Les propos datent d'octobre 1988. Quinze mois plus tard, les choses ont peu changé. Signalons toutefois l'apparition du *Grand Robert* sur un disque compact — vendu plus cher que sa version papier en 9 volumes...

savent-ils vous dire qu'il y a un doublon dans l'expression «nous nous sommes bien amusés» parce qu'en anglais, apparemment, on ne répète jamais volontairement et nécessairement deux fois le même mot.

En anglais.

En anglais, à ce qu'il semble, il y aurait des choses, dans le domaine des logiciels, mais en français...

Après ces quelques réserves, il convient tout de même de dire en quoi ces machines peuvent d'ores et déjà servir utilement un traducteur littéraire :

D'abord, dans la fonction, pour ce qui me touche, qui avait motivé mes acquisitions : une dactylographie aisée, souple, toujours modifiable, améliorable, qui supprime l'étape la plus déprimante de la traduction : la production d'un document propre pour l'éditeur/imprimeur. Quand vous avez fini de tripatouiller votre texte, de le peaufiner, de le chouchouter, il est là, dans sa plus belle version, disponible pour l'imprimante.

Ensuite, parce qu'elles permettent de courir à travers le texte, de vérifier, repérer, modifier toutes les occurrences d'un terme en une seule opération, marquer de mille manières les passages qui nécessitent une retouche, les retrouver à coup sûr et les yeux fermés, pour parler comme les publicitaires.

Enfin, elles permettent au traducteur de livrer, moyennant que certaines circonstances soient réunies, un document sur support magnétique que l'imprimeur pourra directement faire avaler à sa photocomposeuse, ce qui peut faire gagner du temps, éventuellement aussi économiser de l'argent. A terme, cela devrait aussi économiser la correction des épreuves, au sens où elle existait quand quelqu'un tapait après vous le texte de votre manuscrit, réintroduisant la moitié des erreurs que vous en aviez patiemment extirpées, mais à terme seulement car, je l'ai dit, nous en sommes aux années vingt de l'automobile, et tout voyage reste une aventure. Dans un transfert récent de ce type, j'ai vu apparaître des «Ü», des «ä» et autres fantaisies aux endroits le plus inattendus de mon texte (et sans système reconnaissable), de même une partie, mais une partie seulement, de mes traits-d'union était-elle transformée en un signe graphique coudé bizarre. A ce jour, personne ne sait pourquoi. On a pu chasser ces vilains canards, mais l'économie réalisée sur la correction d'épreuves, vous le pensez, a été mince.

Il ne reste donc, pour que les traducteurs et d'autres professions puissent profiter pleinement de la puissance formidable que

développent les machines, qu'à espérer que soient commercialisés des programmes qui tiennent compte de leurs besoins réels. Si on ne veut pas attendre les bras croisés, c'est éventuellement aux universités qu'on pourrait s'adresser, aux instituts de traduction qui voient le jour un peu partout en Europe, et qui pourraient offrir aux éditeurs scientifiques une collaboration propre à les encourager.

Mais même dans l'hypothèse la plus optimiste, je crains hélas que la fin du temps des pionniers ne soit pas pour demain.

Gilbert MUSY